

De la validité scientifique à la légitimité épistémo-idéologique
(un point de vue socio-historique sur l'expérimentation en psychologie)

Odile Camus - GEPHP - Paris 2004

INTRODUCTION

Validité scientifique : critères d'évaluation.

A priori : la méthode scientifique par excellence = la méthode expé – "l'idéal du savant" (Fraisie, 1964) : seule la méthode expé est censée pouvoir certifier le caractère nécessaire d'une relation causale entre phénomènes.

Mais dans les faits : par ex. : soumission pour publication d'une recherche expérimentale : pas uniquement critères méthodologiques. Notamment : nature des ref citées : les plus autorisées = ref spécialisées, expérimentales, et récentes / non jugé utile de se référer aux penseurs pionniers de la discipline (mise à part qqes ref obligatoires, spécifiques à chaque domaine). Et philosophes : ils ne sauraient y trouver une place autre qu'anecdotique, a fortiori lorsque leur œuvre est idéologiquement marquée.

Place du travail conceptuel dans l'évaluation scientifique

Evaluation d'un article soumis : le travail de conceptualisation, censé préalable à la production des données, n'a qu'un poids tout relatif dans cette évaluation.

- Par ex. : marginalisation de Robert Pagès – un nouveau concept toutes les pages - + érudition, ref historiques – alors que : a utilisé l'expérimentation.
- Et de manière générale : le format "article" (court), ou com de 20' (colloques), oblige à choisir entre travail théorique ou empirique. Donc : une expé n'est présentable que si elle s'inscrit dans une théorie rodée, connue.

L'expérimentation : pseudo-critère

- Le débat épistémologique à l'intérieur de la psycho se réduit à un positionnement à l'égard de l'expé. (psycho expé vs humaniste-clinique). Or, leurre : tout se passe comme si l'utilisation de la méthode expé impliquait l'adhésion tacite à un ensemble de présupposés – que la mise en avant des questions méthodo contribue à masquer. Et ces présupposés reflètent en fait "l'épistémologie commune" : critères qui sous-tendent les activités quotidiennes d'évaluation de la plausibilité d'une information, ou le bien fondé d'un point de vue.

- alors même que la plupart des expérimentalistes se réclament d'une "épistémologie de la rupture" (Popper comme ref légitime) : discontinuité entre connaissance scientifique et connaissance commune.

Espace de marginalité défini donc non pas en ref à l'expé, mais en fonction de la conformité à ces présupposés.

Donc : la scientificité, l'objectivité, d'un w de recherche, n'est pas ce qu'elle prétend être ; critères explicites qui masquent des critères implicites.

Et les critères implicites sont de nature "idéologique" ; sous-tendus par :

- une certaine conception de l'homme et de la sté
 - en même temps qu'une certaine conception de l'action et de l'histoire – une morale implicite.
- L'une et l'autre s'ignorent en tant que telles.

Présupposés épistémo-idéologiques

"épistémo-idéo" :

"La sce" comme ref de la connaissance valide. Le sens commun est en grande partie structuré par une certaine représentation de ce qu'est un savoir valide – soit : une représentation sociale

de la science, investie dans notre société d'une "autorité sans faille" (Moscovici & Hewstone, 1984:562sq.)

Certes, la RS de la science paraît éloignée par plusieurs aspects de que "la sce" prétend être - voir : lorsque les expé se risquent à faire de l'épistémologie ; mais : déclarations de ppe.

[Point de vue d'où je parle

Psycho soc expé ; objet de mes recherches expé : la pensée commune, plutôt sous l'angle : étude de l'idéologie que des RS. Regard historique nécessaire → distance d'avec les "connaissances fondamentales" : qu'est-ce que la psycho soc expé nous apprend sur l'homme ? (mais : questionnement potentiellement pertinent dans d'autres domaines).]

Statut de la philo = révélateur de ces critères implicites

Je vais partir des grandes caractéristiques de la pensée philosophique, pour montrer que précisément, ce qui a perdu toute légitimité au regard de l'évaluation scientifique, tant du point de vue des experts que du sens commun, ce sont précisément les fondements de la pensée philo, au point que la nature même de la connaissance philosophique glisse progressivement dans le registre de "l'impensé" – et peut-être parce que l'opposition "sce-philo" nous semble triviale aujourd'hui, nous ne croyons pas utile de l'analyser, de comprendre ce qu'elle recouvre, et ses conséquences (pas seulement épistémologiques) – en particulier : dans le champ de la psycho – lien méthode-objet.

I. PENSEE ET CONNAISSANCE

La philo comme œuvre de pensée

1^{ère} caractéristique de la philo – celle par quoi l'opposition avec sce nous paraît la plus évidente : philo = savoir rationnel ; "travail critique de la pensée sur elle-même" (Baraquin & Al., ed. 2000 – dico de philo -, p.224).

Historique : connaissances spéculatives / empiriques

Cette opposition "sce-philo" paraît donc "normale", évidente, notamment au regard de l'histoire des sciences – et tout particulièrement de l'histoire de la psycho ; mais entre l'héritage que nous assumons, et l'état actuel du travail scientifique, nous ne voyons pas toujours l'abîme :

L'histoire illustre cette restriction progressive de la "pensée" dans l'élaboration des connaissances.

D'autant que : derrière l'héritage apparent, immédiatement visible, souvent assumé, on oublie que les mots n'ont plus tout à fait le même sens. En premier lieu : empirique-spéculatif :

- Emergence de la psycho, dans contexte dominé par le positivisme : souci de scientificité, modèle des sciences naturelles... qui a permis de surmonter l'anathème comtien.

- D'un certain point de vue, le XIX^e hérite de l'esprit des Lumières : rejet de la métaphysique, projet d'une science de l'entendement empiriquement fondée... Seulement, à partir de Comte, on ne pourra plus rétrospectivement considérer l'associationnisme classique comme empiriquement fondé ; l'introspection change de statut : devient une méthode spéculative. [Aujourd'hui, comment considérons-nous par ex. (pour sortir de ce qui est clairement identifié comme "philo", spéculatif) :

- démarche de Montaigne ?

- moralistes classiques – La Bruyère ?]

Ainsi, ce qui était "empirique" au XVIII^es., et qui a servi de support au rejet de la métaphysique (chez les matérialistes français par ex.), est aujourd'hui perçu comme "de même nature épistémique" que la métaphysique.

Comte → soutien mutuel de la philo et de la socio.

Mais depuis : sentiment que la philosophie a largement pris le même chemin.

Et concernant les pionniers de la "psycho expé" : Ribot par ex. : son travail serait-il aujourd'hui qualifié d'expérimental ? (thèse de 1873 sur l'hérédité consacré par les historiens comme première thèse française de psycho scientifique). Et Wundt : la méthode expé entre autres.

Athéorisme, l'expé comme empirisme pur.

- Expé : ref usuellement admise : Claude Bernard (1865) ; donc : consensus méthodologique pour dire que l'expé relève d'un raisonnement hypothético-déductif. Or actuellement : la production de faits suffit à qualifier une recherche d'"expérimentale" – si on parvient à la faire rentrer dans le format canonique : hypothèses, VI, VD traduites en indicateurs quantitatifs, tests stats.

: faiblesse des conceptualisations

(certes à cet égard, le behaviorisme n'est bien sûr pas innocent - il n'y a pas d'explication objective des phénomènes – seule la description – de relations causales – entre dans la pratique scientifique. Depuis évidemment l'explication des phénomènes a recouvré une légitimité – mais conceptualisation néanmoins limitée.)

; l'expé devient empirisme pur ; nombreuses recherches "expé" reposent sur des concepts du sens commun, pas même définis ; la "preuve par le fait" comme nécessaire et suffisante, tandis qu'aucun crédit n'est accordé à la preuve rationnelle. Expé comme empirisme pur (et non pas : démarche hypothético-déductive) : une recherche sera perçue comme expérimentale si elle s'appuie sur des faits produits ; la mise en œuvre d'un "raisonnement expérimental" (Claude Bernard, 1865) n'entre pas en ligne de compte.

[Ex. : le rapport de la psycho sociale expé à la sociologie – non expérimentale, et qui se réfère en permanence à ses fondateurs - philosophes ou sociologues (cette différence entre nos deux disciplines = probablement un des héritages directs les plus pérennes de Comte) - : rapport quasi nul (dans les ref citées en tout cas) – et pourtant on a parfois l'impression que bien des psychologues sociaux gagneraient du temps s'ils disposaient de quelques concepts sociologiques fondamentaux, pour penser – classes sociales, idéologie, culture, société... et nous omettons d'articuler entre eux tous les micro-concepts qui nous permettraient de penser : classes, idéo, etc...]

→ en fait : expé telle qu'elle apparaît à la fin du Moyen-Age : l'expé comme recette, née en partie de l'alchimie détachée de son ancrage mystique (qui lui donnait sens) et exotérisée, à visée technique, inscrite directement dans une finalité pratique (Roger Bacon, XIII^s.)

Objectivisme

Def : la connaissance procède de l'objet ; non prise en compte du fait que connaître suppose de la cognition, donc de la construction, opérée par un sujet connaissant (paradoxalement à l'heure des sciences cognitives, où il n'est pas aisé de trouver trace de l'héritage piagétien (épistémologie génétique, indissociabilité de la psycho et de l'épistémo).

Postulat sur lequel reposerait la science ; mais en fait, il est rarement assumé dans les propos épistémologiques. C'est généralement dans un contexte méthodologique qu'on y fait référence. Par ex. : les manuels de méthodo. Un tout à fait recommandable : Delhomme et Meyer 1997 : "La recherche scientifique (...) se base sur des postulats : a) les phénomènes naturels existent indépendamment de la perception que nous en avons, b) l'observation systématique de la réalité permet de trouver des invariants (...) et d'inférer des lois générales qui sont les causes des phénomènes naturels" (p.10). – mérite d'explicitier le postulat objectiviste. Mais on remarque :

- que les fondements de la recherche sont strictement empiriques (les invariants sont issus de l'observation, et les lois générales sont inférées)

- def de la théorie : elle "est formulée sous forme générale et abstraite. Elle *décrit* des processus relatifs à un ensemble de données observables et *prédit* le résultat d'observations nouvelles." Donc : rien n'est dit du rapport entre formulation abstraite et description des observables. Impasse sur le travail d'opérationnalisation. – si les concepts sur lesquels reposent les variables sont "évidents" – parce que directement issus de l'observation -, on n'a pas besoin en effet de traiter cette question. Donc : le travail "théorique" est lui-même fondamentalement d'ordre empirique.

Auquel cas, on ne voit ce qui justifie l'usage de l'expé. L'objectivisme est un parti-pris épistémologique, et qui invite plutôt, sur le plan méthodologique, à l'observation qu'à l'expérimentation. Or, c'est lorsque l'on présente la méthode expé que l'on rappelle ce postulat. Quand on présente les méthodes d'observation, on insiste au contraire sur la "production" des données plutôt que "recueil", etc... ancrage plutôt "constructiviste".

Cela dit, connaissance "empirique" est parfois assimilée (quand on ne précise pas "empirisme pur") à "scientifique", dans l'opposition à la connaissance commune (une autre version de l'épistémologie de la rupture) qui elle serait..."spéculative" ! (psycho diff, et psycho anglo-saxonne).

Objectivisme : sens commun

RS de la science = objectiviste : "On fait [de l'information scientifique], non plus un pur produit de la connaissance du monde, mais un produit du monde lui-même" (Moscovici & Hewstone, 1984:562sq.) Bref, l'élaboration rationnelle de la connaissance y est exclue.

/ pensée magique : = "croyance en la "toute-puissance de la pensée" à donner une forme à la réalité des choses. La croyance qui fonde notre mentalité moderne et scientifique est tout simplement inverse. (...). Dans l'une, l'objet est défini comme un double de la pensée ; dans l'autre, c'est la pensée qui se définit comme un double de l'objet." (*ibid.*)

Objectivisme : rapport objectiviste au réel = connaître, c'est savoir ce que sont les choses ; exclut toute élaboration rationnelle du savoir.

représentation de ce qu'est "comprendre" : = "savoir", i.e. "disposer de l'information", plutôt que : raisonner.

En tout cas : "Preuve rationnelle" veut-il dire qqe chose ? et même "preuve logique" ? la démonstration logique ne fait pas preuve – ne parvient pas en tout cas à convaincre ; voire : incomprise.

– et signification usuelle de "rationnel" = "raisonnable" i.e. "réaliste", i.e. conforme à la réalité (aux lois de la nature...) – rien à voir avec l'exercice de la raison.

Certes, la "preuve empirique" n'est pas tout à fait de même nature pour le sens commun et pour le scientifique. Sens commun : impact de l'image, on le sait – utilisée de fait dans les médias d'info pour "prouver" (c'est quasi contractuel) – l'image n'apparaît pas immédiatement comme point de vue. Psycho expé : c'est le test statistique qui remplit cette fonction (et d'ailleurs : conception empirique de la causalité).

Statut épistémique de la raison dans la pensée commune

La pensée philosophique, le travail conceptuel, est pensé comme relevant de la "subjectivité" – le sujet qui est derrière n'est pas celui des philosophes. Ainsi : "Raison universelle" : aucune RS associée à cela ; je pense que pour la plupart de mes contemporains, il faut faire explicitement référence à la pensée des Lumières pour y mettre du sens. Donc : qu'est-ce que la raison aujourd'hui – dans la représentation que les gens s'en font (certes, n'assimilons pas les représentations et les choses ; mais quand les "choses" en question ne sont pas des choses, mais des ... fonctions psychologiques ???)

- La raison est subjective :

Dans l'épistémologie commune, les constructions rationnelles ont le statut de produits de la subjectivité ; la pensée elle-même est affaire de "subjectivité", tandis que le fait, seul fondement possible de la validité de la connaissance, y est comme signifiant par lui-même. Et la subjectivité (aspect repris plus loin) : ce qui est différent suivant les particularités de chacun, donc ne peut fonder une connaissance valide – laquelle est nécessairement consensuelle.

Ex. (cours d'histoire des idées, psycho 1^o année ; à propos de l'épistémè moderne (confrontée aux épistémès antérieures) : "Aujourd'hui, les épistémès sont variables selon les individus et leurs convictions. En effet, les cadres de pensée, ce qui structure la personnalité, appartiennent aux individus eux-mêmes." Et très fréquent : "la manière de penser est différente d'un individu à l'autre", "L'homme se différencie de ses semblables par rapport à ses propres pensées"... Bref : la pensée elle-même est affaire de "subjectivité", i.e. de "personnalité".

- Et en psycho ? le sujet de la raison, de la conscience, le sujet philosophique = impensé de la psychologie expé et du sens commun : en tant qu'objet. – en même temps que l'exercice de la raison n'est pas fondamentalement considéré dans la production scientifique.

Pensée et synthèse de l'expérience

Raison = fonction de synthèse (ce qui lie les connaissances en un système, Kant). Fondamentalement : l'activité de pensée ; est-elle un objet pour la psychologie ? la psycho, expé ou non, a-t-elle qqe chose à dire relativement à l'activité de pensée ? psycho cognitive ? décomposée en de multiples processus ; on peut certes construire des modèles ; permettant par exemple la modélisation : IA ; mais une "machine intelligente" est-elle dotée, peut-elle l'être, de cette fonction ? est-elle capable de faire de la philo ? – probabilité de réussite moindre qu'avec simulation d'une activité scientifique.

Faut-il en conclure que cette belle fonction n'existe pas ? ou qu'elle ne constitue pas un objet scientifique ? qu'elle relève d'un questionnement métaphysique ? (est-ce que dans notre monde, les "objets métaphysiques" existent ?)

Les questions métaphysiques

i.e. : qui ne peuvent trouver réponse dans l'expérience. On touche les "limites de la connaissance possible", question centrale au XVIII^o, jusque chez Kant, et définitivement close avec Comte : exclusion de ces questions du registre scientifique.

Mais : de l'exclusion délibérée, à notre rapport présent à ces questions, il y a eu transformation. Aujourd'hui, on ne peut même plus dire que ces questions sont exclues : car elles sont ignorées. Ce faisant, elles deviennent tout simplement impensées. – évidemment, tapis rouge déroulé pour les religions en tout genre... : il n'y a plus de discours concurrent ! (Par ex. : la difficulté d'aborder la question de "Dieu" hors du contexte de la religion – Dieu comme concept philosophique : n'a pas de sens.)

Ce qui conforte cette position, c'est la RS, commune, de la vérité scientifique : absolue, bien sûr. – Dans la pensée commune, la sce répond à toutes les questions. – et effectivement, elle ne pose plus les questions auxquelles elle ne peut répondre. Ex. : lecture d'un texte de Comte. Voir sur texte : texte d'Auguste Comte, exposant l' "état théologique" en tant qu'état primitif de notre pensée : lire texte l.12 à 16 ; CS : voir sur le texte. → les faits scientifiques comme "vérités absolues" (confusion réalité-vérité, Cf. *infra*) – qui invalident donc nécessairement tous les savoirs antérieurs, de quelque ordre soient-ils. Mais : intention de com bien comprise (dévalorisation des modes de connaissance antérieurs à la science positive).

Chez les scientifiques : les limites de la connaissance scientifique sont réaffirmées dès que l'on se trouve dans le registre de l'épistémologie – rappel récurrent que "les vérités scientifiques sont toujours provisoires", par ex... distance explicitement marquée d'avec la

quête d'une "vérité absolue". Mais là encore, sentiment que ce positionnement épistémologique n'a aucune incidence sur la pratique scientifique elle-même.

L'unité du savoir

Ce qui a également disparu avec la rupture consommée d'entre scs et philo : unité des sciences, du savoir. Dernier projet en ce sens : le projet comtien, précisément. : qui dénonçait (1844), dans le domaine des scs de la nature, la "spécialisation aveugle et dispersive" (p.124sq.), "l'empirique prépondérance de l'esprit de détail", "les savants (étant ainsi) conduits (...) à une insurmontable aversion contre toute idée générale, et à *l'entière impossibilité d'apprécier réellement aucune conception philosophique*" (spn) – tandis que la philo positive "exige directement l'esprit d'ensemble" ; la "destination" de la science est de "consolider autant que possible (...) l'unité spontanée de notre entendement" (p.33).

Etat actuel : science psychotique ; cloisonnement des savoirs, hyperspécialisation, "micro-théories" (Dorna).

En même temps : un travail est d'autant plus perçu comme scientifique qu'il est, précisément, spécialisé ; un scientifique est nécessairement un expert (et ici : les jugements du sens commun et les jugements des scientifiques eux-mêmes fonctionnent avec la même heuristique : plus c'est spécialisé, plus c'est scientifique.)

Avec défiance envers tous les projets totalisants, visant à construire une cohérence globale : de tels projets sont perçus comme schématiques, caricaturaux – alors même que la "caricature" peut être tout à fait assumée quand il s'agit d'expé (cf. conception de Doise de l'expé psycho-sociale) ; et le schématique est inévitablement aussi dogmatique – donc potentiellement totalitaire... en tout cas, dangereux – difficilement compatible avec l'idéologie relativiste, celle-là même qui fournit au scientisme les conditions de sa pérennité, paradoxalement (- les déclarations de principe).

Or, l'unité du savoir = l'une des caractéristiques du travail philosophique ; construction de cohérence. Et qui repose, bien sûr... sur l'unité du sujet connaissant (Descartes), la conscience en tant que fonction de synthèse (Leibniz)...

II. LE "SUJET"

Le sujet philosophique

Dico Baraquin & Al., p.285 : "la forme qui connaît par opposition à l'objet connu, et se connaît elle-même pensant et connaissant". Et ce sujet est, à mon avis, absolument absent de la psycho.

La critique d'une "psychologie sans sujet"

L'éternelle question ; il n'y a pas de sujet dans la psycho expé. [- d'abord : ne me paraît pas une contrainte méthodologique, liée à l'expé (mais : non dev ici ; évoqué en conclu)].

mais : critique scientifique ou idéologique ? ("critique humaniste" : ambiguë ; le registre idéologique est inévitablement convoqué). Scientifique : la psycho expé laisse de côté l'essentiel de la réalité humaine – le sujet existe, il est déterminant. La critique paraît plus légitime si c'est ce registre que l'on convoque, et pourtant, elle me paraît moins fondée...

Donc : de quoi parle-t-on quand on parle de psycho sans sujet ?

Notamment : depuis le behaviorisme – psycho sans sujet par excellence, donc pas vraiment une psycho. Le "sujet" ici n'est pas vraiment pbmatique : c'est "l'homme intérieur", la "boîte noire", etc... bref : tout ce qu'il y a dans la tête des gens. Mais la critique perdure, alors même qu'on a ouvert la boîte.

Sentiment parfois qu'on qualifie ainsi une psycho lorsqu'elle ne prend pas directement en compte : les affects, et plus largement : la singularité ; l'individu avec son histoire particulière et qui est affectivement déterminé – ou : "se détermine" affectivement - ? est-ce cela, une

psycho sans sujet ? – en fait, on rejoint ici la conception commune, idéologique, du "sujet". Toujours est-il que lorsqu'on rencontre du "sujet" dans la psycho – qu'il y a consensus pour reconnaître du sujet -, il y a cette double dimension affective-singulière. En même temps, cette dimension me semble absente des def psychologiques du "sujet".

Au moins s'entendre sur ce qu'est le "sujet", ce qui n'est pas évident. Est-ce un "vrai concept" ? Dico : "support des expériences vécues et des représentations" (Fröhlich, 1997 ed. fr)... ne suppose ni synthèse, ni réflexivité ; ppose, peut-être, de la structure, mais je n'en suis même pas sûre. En tout cas : ne paraît pas assimilable au sujet de la philo.

Si on élargit la question, qu'on intègre : le moi, le concept de soi, l'identité... : on en est pas davantage fixé. Evidemment, la spécialisation n'arrange rien – si le sujet est l'objet de la psycho, il est sans doute aussi indéfinissable que la vie pour les biologistes ou la matière pour les physiciens.... auquel cas, il serait sans doute utile de prendre appui sur le sujet philosophique – un "vrai concept".

En tout cas la philo = activité réflexive (au cœur de la def du sjt ci-dessus) ; et : jusqu'où le sujet psychologique peut-il se construire sans se penser ?

Intérêt d'une réflexion conjointe philo-psycho sur le sjt : d'autant que : question du sens :

La question du sens

Question centrale dans la "psycho humaniste".

Centrale également dans la démarche philo – le sujet philo = construit du sens : la philo comme "acte d'une pensée (...) s'affrontant à la question du sens", "effort pour rendre notre existence intelligible" (p.224 du Dico, Baraquin & Al.).

Mais psycho humaniste : sens pour un individu, fonction de son histoire, etc... / sens philosophique : construction proprement humaine, et motivée par l'appartenance à la condition humaine.

Pb sce et humanité : - et la raison philosophique : faculté proprement humaine / sce : l'humanité est une espèce animale – et pensée commune : idem. Donc : ne saurait être le fondement du sujet.

Question du sens dans la psycho expé : psycho soc ne l'ignore pas ; simplement, l'activité même de construction du sens est prédictible et automatique – finalement : normativement régie (argument qui certes appellerait une illustration synthétique de travaux expé de différents champs – "cognition sociale" ? -, et qui peuvent se lire sous cet angle. Rapide illustration via les plus parlants : ceux issus de la psycho soc la plus behavioriste :

L'intégration de la signification dans le schéma behavioriste

Donc : le sujet comme médiation entre S et R ; sujet toujours déterminé de l'ext, mais via la signification qu'il attribue aux situations, aux stimuli.

Signif au cœur du processus de construction d'un lien cognitions-comportements, et qui repose sur de l'idéologie : rationalisation.

Les déterminations relèvent d'un registre spécifique de connaissance : la connaissance scientifique ; tandis que les significations relèvent d'une "production sociale de connaissance" (Beauvois, 1994, p.33) : registre idéologique de la connaissance : "La signification du comportement s'ancre ainsi dans ces théories partagées que nous prenons volontiers comme donnant des déterminations mais qui de fait proposent surtout des justifications, des voies possibles de rationalisation, bref de quoi construire la signification ou la valeur d'un comportement." (p.31)

L'autodétermination comme rationalisation a posteriori

Le fonctionnement socio-cognitif, tel qu'il apparaît en psychologie sociale expérimentale, ne témoigne-t-il pas d'une déstructuration du sujet ?

Cognition sociale (perspective radicale) : ajustement structures cognitives-structures sociales. Ce que nous savons : l'homme a une forte propension à se soumettre aux pouvoirs (autorités, majorités...) ; ses conduites sont dans une large mesure le produit de pressions sociales, et non de ses convictions (*a fortiori*) de ses valeurs ; sa "conscience", sa "raison", pour ne rien dire de son "libre-arbitre", n'interviennent qu'accidentellement dans cette détermination ; ses attitudes se construisent pour l'essentiel conformément à ce que sa position sociale et les rôles qui en découlent font attendre...

La scission entre le sujet et la conduite (l'autodétermination en psychologie sociale)

Ces mécanismes ne fonctionneraient pas si bien, systématiquement, si la plupart de nos conduites n'étaient scriptées : "nos conduites, bien souvent, se déroulent sans qu'on ait vraiment à décider de la façon dont nous devons nous comporter." (Beauvois 1994:145) ; bref : elles ne sont pas précédées d'une prise de décision.

Et le déroulement d'une activité scriptée ne mobilise pas le registre des attitudes et des valeurs – bref : cognitif. – alors même que celui-ci s'en trouve affecté (rationalisation).

Anecdote : la non plausibilité de l'autonomie

Anecdote : échange avec un éminent confrère, à propos de la norme d'internalité ; statut, au regard de ce paradigme, d'une explication du comportement mettant en avant valeurs, principes éthiques. Ex. : je n'ai pas obtenu cette promotion parce que, par principe, je suis contre la compétition. Hésitations du confrère, puis : "ce n'est pas plausible". Fallait-il comprendre : dans le contexte libéral ? je n'en suis pas sûre – auquel cas il aurait vu précisément la pertinence de réfléchir à ce registre explicatif pour cerner les caractéristiques de l'idéologie libérale. Donc, il ne serait pas, en soi, simplement concevable, d'avancer ce type d'explication. – un individu affirmant que sa conduite est déterminée par ses valeurs n'est pas crédible, et s'il ne le sait pas, c'est qu'il est absolument naïf.

Donc l'autodétermination, tout comme finalement le "sujet" de la psycho non expé : n'existent pas, sont des productions idéologiques.

Ce qui est intéressant, c'est de constater finalement convergence, sur la question du sujet, d'un certain point de vue, entre deux psycho scientifiques antagonistes : la psycho beauvoisienne dont il est ici question, et la psycho soc anglo-saxonne, plutôt différentialiste. Sur cette question : le Self Monitoring (trait de personnalité, mis en évidence par Snyder (1974) : "monitorage de soi" = tendance à adapter son comp. en fonction de la situation sociale. Haut monitorage = "caméléon social" : préoccupé par l'image qu'on donne de soi-même, souci de son comportement social ; contrôle de son propre comportement ; en même temps que très sensible à la façon dont les autres se présentent – pour y trouver des indices quant à la manière dont il convient soi-même de se présenter / Faible monitorage : peu sensible aux "informations sociales", inds qui privilégient l'expression de leurs attitudes et de leurs valeurs ; premier souci = accorder son comportement non pas à autrui, mais à ce que l'on pense et ce que l'on ressent soi-même. Sauf que : dans la mesure (échelle), les items référant au bas monitorage rendent compte d'une incapacité, de difficultés, à jouer le caméléon (dire des choses qu'on ne pense pas, etc...)... Il est impensable, donc, qu'une personne puisse avoir sincèrement le souci, la volonté, de se comporter en fonction de ses valeurs et de ses convictions.

Le sujet et l'autodétermination dans la pensée commune

Pourtant ce n'est pas non plus dans la pensée commune qu'on trouve trace du sujet philosophique. La subjectivité est définie par de l'affect et de la personnalité : non valide en tant que connaissance car déterminées par de l'affectif. - Texte de John Locke : "identité" lue comme "personnalité" : → "pour l'auteur, tout a une âme" ; dans le texte : "cette identité qui

fait la même plante..." (le chêne reste le même chêne tout au long de sa vie) → "On peut donc penser que la plante a une personnalité" (différence de soi à autrui, plutôt que mêmeté de soi à soi).

Quant au sens : conçu comme donné plutôt que construit, en même temps que référé à la "nature psychologique" de chacun. (Bref : non rapporté à une pbmatique humaine.)

Autodétermination : (autonomie, "liberté", etc...) : fondée sur affects et croyances ("positiver") – notamment : construction d'une représentation de "sa personnalité" propre - ; non pas sur la raison et sur l'action.

Le sujet philosophique comme fondement de l'autonomie

Dico de philo Baraquin & Al. p.224 : la philo comme "acte d'une pensée s'exerçant à sa propre liberté" (bien sûr on peut faire ref notamment aux philo de l'existence, en premier lieu de l'Antiquité ; unité de la conscience morale et de la conscience intellectuelle, etc... Interroge en tout cas la conduite de la vie – registre moral sera directement traité plus loin. Le sujet philosophique, par l'activité réflexive, vise à se construire comme sujet autonome.

Ce sujet a-t-il une réalité psychologique, disons ? historique : s'est peu à peu constitué finalement dans la pensée comme illusion.

Historique : disparition des fondements de l'autodétermination humaine

Or avec la marginalisation progressive de la philo, s'est marginalisé aussi le sujet philosophique.

- en premier lieu : après l'avènement des Lumières : XIX^e : multiples courants de pensée parfois antagonistes, mais qui tous concourent à saper la conception de l'homme rationnel, acteur éclairé de l'histoire : les affects, (l'homme romantique) les ténèbres du cœur, puis l'inconscient... d'un autre côté : l'homme déterminé par sa physiologie en même temps que par sa sociologie (belle peinture dans Zola, le projet naturaliste)... L'homme n'est plus maître de lui à la fin du XIX^es. (– est-ce alors qu'émerge le "sujet psychologique" ???)

En tout cas aujourd'hui, s'il est un sujet absolument absent dans de la pensée commune que de la science, c'est le sujet des Lumières, le sujet comme personne morale :

Il est aujourd'hui devenu trivial de constater que l'avènement des démocraties libérales ne s'est pas accompagné de l'émergence du Citoyen guidé par les Lumières de la Raison : sujet autodéterminé, impliqué dans la construction de la société, de l'histoire, et dont les conduites seraient motivées par l'adhésion lucide à des valeurs collectivement affirmées, le citoyen paraît une aimable fiction, que seule une méconnaissance profonde des conduites humaines et de leurs déterminismes entreprendrait.

Le sujet comme personne morale est absent tout autant de la psychologie scientifique que de la pensée commune. Les principes internes qui le déterminent relèvent de valeurs éthiques et de convictions idéologiques non confondues avec des savoirs naturalistes. (D'ailleurs cette forme d'auto-détermination n'est jamais évoquée dans littérature psycho-sociale relative à l'internalité)

Le pb : cette absence dans la pensée du sujet philosophique contribue évidemment à le construire comme fiction / la posture philosophique n'a rien de "naturel" au sens que les sces peuvent donner à ce mot, évidemment. Le sujet philosophique comme idéal humain ?

Le sujet psychotisant de la post-modernité

Dufour : disparition du sujet de la modernité. Def du sjt plutôt philo, mais qui me paraît pouvoir aussi être assumée par la psycho : (d'ailleurs construite sur la double ref au sujet kantien et au sujet freudien – figures de sujet de la "modernité") : comme "formes construites par l'entendement pour se fixer pendant un temps donné comme une disposition

transcendantale dépassant la multiplicité des sensations, des sentiments et des expériences possibles" (Dufour, 2003, p.10sq.).

Post-modernité : nous vivons dans la "désymbolisation", qui génère "un sujet précaire, a-critique et psychotisant (...) – j'entends par "psychotisant" un sujet ouvert à toutes les fluctuations identitaires et, par voie de conséquence, prêts à tous les branchements marchands" (2003, p.24sq.)

Cette description du sujet post-moderne s'articule parfaitement avec description du fonctionnement socio-cognitif.

III. L'HISTOIRE

Mais l'analyse de Dufour suppose que l'on ne vise pas à construire un discours scientifique sur "l'homme", mais sur l'homme d'aujourd'hui. Cela suppose une certaine distance d'avec les "sciences naturelles".

Le naturalisme implicite de la psycho expé

Là encore, la psycho sociale expérimentale est peut-être celle qui tient la position la plus inconfortable ; le naturalisme ne peut y être assumé : notre objet est fondamentalement culturel (mais "culture" : ça fait partie des concepts trop philo, peut-être – trop complexe -, qu'on laisse aux sociologues). La "cognition sociale", (que nous avons même tendance, en France, à lire de façon radicale – la cognition est "par nature" sociale – ne se construit pas indépendamment de l'interaction avec l'environnement -), par exemple. Chez nous, les "processus fondamentaux" ne sont jamais, somme toute, que relatifs.

Et pourtant, passées les déclarations de ppe, le présupposé naturaliste accompagne avantagusement la recherche expérimentale.

□ *Caractéristiques du sujet de la psychologie sociale expérimentale*

La psycho soc expé admet implicitement que l'homme qu'elle décrit est "normal", qu'il n'est pas en train de perdre son "humanité" ? suppose une structure pérenne, non déterminée quant à son existence par le contexte socio-historique : le sujet ; ce qui contredit les fondements mêmes de la perspective socio-cognitive.

Homme de masse

Anders : l'homme moderne est un "ermite de masse" (dénonçant les manipulations de masse rendues notamment possible par l'avènement de l'ère mass-médiatique, en même temps que restent garantis "en apparence la liberté de la personne et les droits de l'individu" (119sq.).
Finalement : l'homme totalitaire décrit par ex. par Arendt.

Donc finalement, caractéristique des sociétés modernes : les déterminismes qui transforment un sujet en homme de masse n'ont pas besoin de la présence physique de la masse pour agir (rôle notamment des mass-médias).

Naturalisme implicite ("normalité" des processus étudiés) : ex de la pub

la pub comme propagande ? mais non, ne fait que jouer sur des "pulsions naturelles" : la jouissance sans frein, le fonctionnement suivant le seul principe de plaisir, ce serait notre nature – même s'il est nécessaire de fabriquer de nouveaux besoins. + ppe d'économie cognitive.

De plus : la pub comme espace social où application de connaissances scientifiques (manipulation) qui peut à peu se diffusent, font l'objet d'un apprentissage implicite – en témoigne le fait que les pubs des années 70 ne "marchent plus" : les ficelles y sont trop "visibles" ; + jeu des publicitaires sur cette connaissance : créer une connivence, qui prend appui sur "connaissances partagées" à propos de la pub – la pub s'est constituée en objet culturel.

Or ce faisant, nous jugeons spontanément comme "naturel" ce que les tactiques de manipulation mettent en évidence. Par ex. : il nous paraît "normal" qu'une source physiquement attractive, ou encore une source "crédible" parce que dotée d'un statut social prestigieux (i.e. : visibilité de sa valeur économique), soit plus influente qu'une source non dotée de ces attributs, et ce indépendamment de l'objet de la persuasion. – Nous nous savons manipulables et non rationnels, et surtout : nous nous acceptons comme tel.

Autre lecture : c'est dans le présent contexte socio-historique que la conscience est exclue des déterminismes, que les stéréotypes personnologiques, produits de l'idéologie libérale, stéréotypes appliqués automatiquement, tiennent lieu de pensée réflexive. Et je doute qu'il y ait là matière à de la structuration psychique. Ce qui tient lieu de pensée (et en premier lieu de pensée sur soi), est produit d'une pure extériorité.

□ *Inscription socio-historique des connaissances expé :*

Schéma behavioriste

Mécanismes socio-cognitifs décrits : statut peu clair entre culture et nécessité.

Pas d'ambiguïté pour ce qui est des contenus idéologiques (le "modèle humain") légitimant les rapports de pouvoir ; et c'est ce qui justifie la caractérisation sociale de la cognition. Mais le mode de détermination du comportement, soit : le schéma behavioriste lui-même, ainsi que la gestion automatique, scriptée, des conduites, est-elle aussi conçue comme produit d'un ajustement des structures cognitives aux structures sociales ?

Or, ce type de détermination est-il "naturel" et nécessaire ? ou bien plutôt, conjoncturel ? i.e. : produit de certaines conditions, dont la nécessité n'est quant à elle pas interrogée ? (Cf. Camus 2003a, 231sq.)

Automatisation du traitement de l'info et densité informationnelle.

Automatismes mis en évidence : non reliés au contexte socio-historique – en l'occurrence : densité informationnelle :

prédominance d'un traitement heuristique (Chaiken, 1980) de l'information.

Processus automatiques [par opposition à : contrôlés] (d'après : Camus 1996, Yzerbit 1997) : involontaires, non intentionnels, non conscients, et n'affectent pas les ressources attentionnels. Ce mode de traitement est en fait adapté à l'environnement informationnel quotidien (voir Camus 2003a) : exposition à un nombre très important d'informations, qui suppose une sélection rapide (zapping). (On a d'ailleurs décrit, dans le domaine de l'ergonomie, un "syndrome de débordement cognitif" (COS : cognitive overflow syndrome) : saturation, liée à l'excès d'attracteurs cognitifs)

Exemple prototypique de "densité informationnelle" : le message publicitaire (narrations complètes, en quelques secondes, avec notamment un nombre de plans/seconde très important ; et ce format aurait contaminé toute la production audiovisuelle, y compris le cinéma de long métrage (d'après Ramonet 2000) + durée moyenne d'exposition à la TV (donc à la pub) : plus de 3h30 ; cela peut-il être sans incidence sur le traitement cognitif ?

Donc : l'adaptation à l'environnement informationnel supposerait le recours massif aux scripts, schémas, etc... bref : à des processus automatiques de traitement de l'information. "Hermétisme" de la pensée à tout stimulus nécessitant de l'accommodation (au sens piagétien).

Conséquence dans notre rapport au sens : il est attribué automatiquement, produisant ainsi l'impression que le réel signifie par lui-même.

Naturalisme implicite : la PPS : pathologie de la communication

Pragmatique psychosociale : constructivisme affirmé ; opposition à la conception d'un sujet réceptacle passif de messages (le "recipient" de la littérature anglo-saxonne) ; mais là encore, pas d'interrogation sur le contexte socio-historique :

les inférences nécessaires à la compréhension de l'intention du locuteur sont correctement produites. Or l'intention du locuteur est précisément considérée comme dimension essentielle, voire fondamentale, de la signification langagière, dans l'approche pragmatique.

- Approche pragmatique : le langage n'est pas prioritairement fait pour "informer" mais pour communiquer. La "pertinence référentielle" n'intervient finalement que peu dans la compréhension et l'évaluation que nous faisons des discours. Impact des indices contextuels : caractéristiques de la source, par exemple. "Contrat de communication" : cadre qui pré-structure l'échange langagier ; défini en particulier par du "psycho-social" : normes, statuts, etc... - cadre socio-cognitif : ensemble d'implicites, qui déterminent la co-construction de la signification.

Les discours ne sauraient donc se réduire à du contenu informatif ; importance des enjeux identitaires ; de l'ajustement entre effets visés et effets produits sur l'allocataire ; etc...

L'un des fondements de cette approche : Austin, "acte de langage" : énoncés constatifs, susceptibles d'être évalué en termes de vérité-fausseté, ne sont qu'un cas particulier / performatifs : réalisent un acte par le fait même de leur énonciation ; évaluation non pas sur critère de vérité-fausseté, mais sur leur réussite-échec.

- Cette approche, développée en psychologie sociale depuis 15-20 ans, s'avère pertinente – i.e. : rend bien compte de la construction de la signification langagière. (Notamment : le critère de vérité-fausseté n'est qu'accidentellement mobilisé pour appréhender la signification.)

- Lecture socio-historique : à relier à "idéologie de la communication" – croyance que bien communiquer, c'est bien informer. L'important c'est de "communiquer" (usage intransitif d'ailleurs récent), peu importe quoi. – fondement de la valeur sociale. Rien ne permet d'exclure que la pertinence de la pragmatique soit conjoncturelle ; très pertinente pour rendre compte de ce qui se passe dans un débat politique télévisuel, probablement pas dans une disputatio au XI^e siècle. Du coup, la "normalité" de ce type de rapport au langage semble moins aller de soi. L'appréhension pragmatique d'un propos peut prendre appui sur un traitement heuristique – et c'est bien essentiellement, voire souvent exclusivement, sur ce mode là, que nous construisons la signification. Du coup, l'objet même de la communication devient accessoire (ce qui constitue l'enjeu, Ghiglione). La "pertinence référentielle" cesse d'être une dimension importante de la signification ; c'est-à-dire : le rapport entre les mots et les choses.

Or : particulièrement visible dans le champ médiatique : le MMC (Camus) – la cible des médias de masse (visée de captation, mise en spectacle) = pas une cible rationnelle, mais "affective" : est-il sans conséquence pour l'esprit humain, que d'être interpellé essentiellement sur ce registre ?

Donc : la pertinence de la pragmatique est peut-être symptomatique d'un certain rapport au réel.

Cf. La critique de la communication de Sfez : confusion entre les deux registres de la communication : celui de la représentation et celui de l'expression – ce qui fonde le "tautisme", par contraction de autisme et tautologie : communication vide, enfermement solipsiste ; et : "Je répète donc je prouve", caractéristique du discours médiatique - + visée totalitaire.

□ *Statut de l'homme dans la science*

La connaissance légitime ("la science") ne peut justifier le statut spécifique de l'homme ; ne peut fonder une quelconque définition de l'humanité (et l'on sait qu'à chaque fois qu'une

instance légitime a construit une telle définition, ce fut pour justifier des génocides, certes). En contexte relativiste, cela rend nécessaire, pour préserver cette spécificité, de l'instituer, de la proclamer ("idéologie des droits de l'homme"). Y compris à l'aide de comités d'éthique qui examinent le statut de l'embryon humain, etc.

Naturalisme implicite : modèle humain

En somme, la psychologie sociale expérimentale n'a jamais parlé que de l'homme d'aujourd'hui. Et aucune rationalité ne contraint de céder à la tentation scientifique de voir s'y dessiner, comme en miroir de l'individu libéral et de sa "nature psychologique", un certain modèle de la nature humaine reléguant conscience morale, raison, libre-arbitre, au rang des mythes d'une métaphysique définitivement révolue.

La culture, le sens, le sujet, l'histoire, ces figures que la post-modernité, tant dans sa face idéologique que dans sa face scientifique, travaille à vider de toute consistance ontologique.

La psycho (expé ?) se défend de naturaliser en prenant appui sur son "refus" de définir "l'homme", pas de def de l'homme (Deconchy par ex.)

Et effectivement, on ne peut pas scientifiquement définir ce que c'est qu'un homme (du point de vue scientifique : animal). De même qu'il n'y a aucune nécessité naturelle à ce que l'homme garde la raison.

La raison contre-nature ?

Remise en cause des conditions de possibilité d'une posture rationnelle (Cf. Mandosio, 2000, e.p. 204). Il n'y a aucune nécessité naturelle à la pérennisation de la "raison".

A mettre en rapport avec le développement des personnalité apathiques qu'évoquent Enriquez et Laroche (2002:73sq.), que nos sociétés encourageraient ; apathie comme "impossibilité d'être troublé" – sur le double plan affectif et cognitif : gens qui ne supportent plus "le trouble de la pensée".

Or la psycho expé, qu'elle le veuille ou non, naturalise ce qu'elle observe.

[Ainsi : il est probable que la croyance en la détermination par la Raison – la personne morale des Lumières – contribue à l'émergence d'une effective détermination par la raison : pour m'investir par l'action dans le cours de l'histoire, il faut évidemment (même s'il ne suffit pas) que je crois en l'homme comme acteur de l'histoire ; et de plus j'interpelle mes contemporains en tant qu'êtres rationnels, contribuant ainsi à l'usage de la fonction rationnelle, condition de sa pérennisation]

D'autant plus que : ppe de neutralité politique (- à distinguer de "neutralité idéologique" – ref à l'action) et plus largement : morale ; / définir l'homme : suppose d'assumer une posture morale – ancrage sur le désirable.

Par exemple : il ne nous vient jamais à l'idée de juger "inquiétants" des résultats expérimentaux – comme par exemple nous le faisons spontanément de résultats d'enquêtes... Est-ce seulement par "abstinence" ? Ou est-ce parce que l' "inquiétant", nécessairement conjoncturel, n'a pas à apparaître dans nos manips ? – pposé naturaliste, qui de plus nous conforte dans notre inertie politique.

Le principe de neutralité politique

C'est encore un point sur lequel notre conception actuelle de la sce n'a plus que de lointains rapports avec le positivisme : Comte p.93 : "La nouvelle philosophie assigne directement, pour destination nécessaire, à toute notre existence, à la fois personnelle et sociale, l'amélioration continue, non seulement de notre condition, mais aussi et surtout de notre nature (...)." – faire prévaloir nos attributs les plus humains : l'intelligence et la sociabilité. – Les phénomènes humains sont certes assujettis à des lois, mais ils sont de tous "les plus modifiables".

Evidemment, dogmatisme incontestable du positivisme. Et précisément, l'un des fondements de notre "neutralité" repose sur notre promotion du relativisme éthique : défiance à l'égard de tout principe moral à vocation universelle, parce que nous croyons (à mon avis à tort) que seul le relativisme peut nous préserver du totalitarisme.

Or psycho expé : l'inertie politique persiste dans l'application : ex de la psycho soc appliquée : Rien à voir avec la recherche-action, de l'intervention psycho-sociologique (support clinique). Ex. Joule et Beauvois, applications de la psycho soc de la manipulation "pour la bonne cause" (dépistage sida, démarches d'insertion professionnelle, bénéfiques tirés d'une formation, etc...). En fait : technique ; appliquer des connaissances établies – phénomènes déjà largement connus, qu'on va tester sur le terrain (apport épistémique très faible).

Cette psycho soc n'a rien à voir non plus avec l'ES (expérimentalisme social, voir Pagès & Vacher, 1993) [qui peut paraître a priori plus conforme au projet comtien mais d'après Pagès c'est une erreur – disons : rapport ambigu – point commun : possibilité et désirabilité du changement] : "courant historique de pensée et d'action psycho-sociale" ; se constitue "en tant que science associée de façon diverse à des pratiques sociales", de la fin du XVIII^e s. à nos jours (p.129). Ensemble de principes qui le définissent : pps de la recherche expé (p.131-132) : par ex. "ppe métrique de contrôle comparatif", "ppe de neutralisation des variables parasites", "ppe de reproductibilité des méthodes et des résultats", etc... En même temps que : ppe d'action : "ppe transformiste de muabilité concernant éléments, structures et comportements sociaux considérés en tant qu'ils changent ou peuvent changer", ou encore "ppe d'orientation thématique préférentielle en fonction de la désirabilité *assumée* [spn] ou de l'indésirabilité d'un changement local de l'état des choses et de l'état des sciences du point de vue des agents de recherche".

Ex. : Gaudin : réalisation du projet fouriériste (Phalanstère – communauté d'ouvrier auto-gérée).

ES : faire émerger de nouveaux processus. Gaudin : "jusqu'au bout [en dépit des "échecs"] (..) il contribuera à solliciter l'invention organisationnelle et technique de tous, réussissant en tout cas à susciter des initiatives créatrices (...)." (p.143).

/ La psycho soc appliquée ignore sa dimension politique.

- Il faudrait aussi parler de cette "neutralité" dans les sciences dures – la technologie est-elle "neutre" ?

- Bref, toute application scientifique, et pas seulement dans le domaine des SHS, doit être pensée en tant qu'action politique.

Or, l'inertie politique ("abstinence historique" - ?-), tout comme le naturalisme, sont bien des caractéristiques épistémologiques ; caractérisent aussi la pensée commune.

L'abstinence historique dans la pensée commune

□ *L'objectivisme social*

Il semble bien que le social ait son ordre propre, même si celui-ci n'est pensé que comme produit de stratégies individuelles, et cet ordre est distinct de celui qui régit le monde physique : statut des "lois de la nature" dans la pensée commune : intangibilité des lois physiques et biologiques = démentie par le pouvoir technologique (au point que la connaissance de la "nature" ne se définit plus indépendamment des actions potentielles visant à modifier l'ordre naturel – science et technique se légitiment mutuellement). Ce qui est pensé comme "données de nature" donc : résultats de l'activité humaine, plutôt que données du monde physique.

Version contemporaine du "progrès" plus ou moins confondu avec l'"évolution" - en même temps qu'assimilé à l'innovation technologique – dissocié de la sphère politique, n'est plus aujourd'hui un concept politique - et qui contribue à asseoir la conviction que l'humanité d'aujourd'hui est plus accomplie que celle d'hier.

"Progrès" et "évolution" aujourd'hui : détournement du concept darwinien ; voir par exemple Goldsmith, 1993 ; détournement qui se traduit par ex. par l'usage inflationniste de "adaptation", et émergence du condensé idéologique qu'opère son dérivé : adaptabilité – fondamentalement : justification des inégalités sociales par la "sélection naturelle"-

Tout se passe comme si l'activité des sociétés humaines devait échapper au contrôle de l'homme, tandis que la nécessité du monde physique devenait quant à elle toute relative. Il s'agit en somme d'un objectivisme social : les lois qu'on ne cherche pas à modifier sont celles qui régissent l'ordre social.

Et ce, à l'heure où l'humanité a plus que jamais les moyens de construire son histoire – mais celle-ci est pensée comme régie par des mécanismes qui échappent à l'action humaine – l'action étant strictement pensée sur le registre individuel ("action sociale" = ?) – nous avons remplacé la Providence, la fatalité, le destin, par des lois mécaniques.

OS dans la psycho expé :

tout en montrant comment l'environnement social se construit dans la tête des gens en tant que nécessité naturelle, la psychologie sociale de la reproduction idéologique ne considère elle-même, dans l'ordre des déterminants, que le social existant. L'action humaine, pour ne rien dire d'un hypothétique sujet de l'histoire, n'intervient pas ici (voir Camus 2002b)

□ *Le réalisme moral*

Le statut de ces lois n'est d'ailleurs pas tant épistémique qu'éthique. L'apparente "rationalité" de notre société procède en fait du réalisme ; le réalisme comme posture morale.

Morale "réaliste" qui traverse la communication politique (Camus, 2002b), valeurs imposant à l'action politique une orientation conforme à ce que les faits sont censés dicter :

Par exemple : les "lois du marché" – qui imposent des décisions qui ne sont même plus qualifiées de "politique" – tandis qu'on ne manquera pas de percevoir des "relents idéologiques" [car une bonne politique ne doit pas s'appuyer sur de l'idéologie] dans toute tentative d'insoumission à ces prétendues lois.

Donc : les hommes politiques ne sont plus que des "communiquants", qui font le lien entre les décisions d'experts et les citoyens. Ex. : la Commission de Bruxelles. Ou encore : à propos d'un éventuel NON au référendum sur la prétendue Constitution européenne : ce serait un cataclysme, l'hiver nucléaire.... pas d'alternative (pas d'autre texte envisageable pour l'avenir de l'Europe – bref : où est la politique ?)

La prétendue "fin de l'histoire", le "déclin des idéologies", procèdent de ce réalisme.

Par ex. (François Ewald, Pr au CNAM – 2000) : dénonce ceux qui continuent "à penser en termes de révolution, même si le principe de réalité en interdit à la fois le projet et la promesse".

Or, ce réalisme relève du scientisme, dans la def qu'en donne Todorov (1998) : le scientisme est "le fait de fonder sur (la) connaissance une action de transformation de l'existant, au nom de valeurs dont on prétend qu'elles découlent automatiquement des faits" – qu'il oppose à l'humanisme, caractérisé (entre autres) par "le refus de déduire les valeurs à partir de la connaissance."

□ *Rapport à la temporalité*

Le problème de la philosophie, c'est qu'elle ne vieillit pas ; la lecture de Platon, d'Aristote, de Descartes... reste pertinente – et non pas : simple curiosité historique / actualisation permanente de la scie ; éval d'un article scientifique : ref récentes.

Interroge notre rapport à la temporalité, à l'histoire. Est un défi à notre croyance dans ce que nous appelons encore parfois le "progrès". Est porteuse d'un idéal d'humanité incompatible avec nos choix actuels – avec le cours actuel de l'histoire humaine. – la représentation même de "l'humanité" est pbmatique.

Absence de représentation de l'action sociale : liée à représentation de la société : est-elle conçue autrement que comme agrégat d'individualités ? Castoriadis (article de 1982, dans 1996, p.20 sq.) : "effondrement de l'autoreprésentation de la société" ; or cette "représentation de soi de la société" est "une condition vitale de l'existence psychique de l'individu singulier" (p.21) – en même temps que "condition vitale de l'existence de la société elle-même" (crise ds significations imaginaires sociales).

Dans quelle mesure les SHS ne contribuent-elles pas à cet effondrement ?

Perte de sens, pour l'individu, d'un quelconque universel humain, et dont rend compte l'idéologie relativiste. Comment l'homme moderne situe-t-il sa propre place au sein de l'espèce, et quel rapport peut-il alors entretenir à l'histoire, à la transmission ? – donner sens à son appartenance humaine ; "surnature" (Cf. Deconchy, 2000) individuelle, plutôt qu'humaine - qui tient à l'individu, non à l'espèce ; individu devenu donc inapte à situer sa propre place dans l'histoire de l'espèce, individu sans paternité ni filiation. Rapport à l'histoire, au passé, à la transmission – et finalement : au temps, à la mort : semble s'organiser sur le mode du déni (thémata "archaïsme / modernité"), ce qui n'est pas sans évoquer certaines pathologies narcissiques.

Dufour : "L'Autre, c'est l'instance par quoi s'établit pour le sujet une antériorité fondatrice à partir de laquelle un ordre temporel est rendu possible (...)" (p.45)

Cf. rapport à la temporalité : il se manifeste dans la lecture commune de l'évolutionnisme, laquelle rejoint une conception anhistorique du monde : si le monde médiéval est un monde clos (dans l'espace et le temps), fini, le monde moderne est infini – y compris là où rationnellement il ne l'est pas (Cf. le "développement" comme "mythe typique du sociocentrisme occidental", Morin, 2002).

- Rapport au temps et à l'espace : considérablement modifié par la technologie (Cf. Mandosio)

CONCLUSION

Psychologie historique

Autre regard (anthropo ?) sur les connaissances expé. Or, lecture socio-historique de ces connaissances : définit espace de marginalité de la psycho d'aujourd'hui (non que la lecture anthropo n'existe pas : présente dans certaines démarches cliniques – notamment : ce qu'il reste de la psychosociologie clinique - ; mais ne s'applique pas aux connaissances expé – ignorance mutuelle).

Il ne s'agit pas ici de réaffirmer un relativisme épistémique, auquel conduit en général la focalisation sur la détermination socio-historique du travail scientifique (- critères de validité de la connaissance, et phénomènes observés). La présente perspective voudrait d'ailleurs en premier lieu mettre l'accent sur la détermination socio-historique des phénomènes à partir desquels la psycho construit son objet, *et de laquelle ce faisant elle participe* : légitime, par la naturalisation, le fonctionnement habituel de l'homme ; et ce faisant, contribue à la repro idéologique et sociale.

Psycho historique fondant en même temps une psycho politique. Regard sur les SHS en tant que lieu où s'institue la société.

L'humanité n'est pas une donnée de nature – elle ne procède pas de la nécessité. S'interroger sur ce qu'est en train de devenir l'humanité : question qui devrait préoccuper les SHS, au même titre que la question des transformations de la planète préoccupe les sciences physiques et de la vie. Or c'est bien là qu'on peut identifier espace de marginalité : ce qui définit l'orthodoxie expérimentaliste n'est pas, en fait, méthodologiquement fondé ; c'est ce double fondement épistémo-idéologique : objectivisme et naturalisme, qui supporte cette orthodoxie.

Une autre conception de l'expérimentation ?

Contre-pied du postulat épiphénoméniste : inventer les conditions qui doteraient la conscience d'un pouvoir causal. Mettre en échec les déterminismes – restaurer des sujets auteurs de leur propre conduite. Hypothèse : l'apparition de conduites autodéterminées, donc de création sociale, est fonction de l'insolite de la situation. Réhabiliter l'action, contre le comportement (Cf. Amerio 1998).

Et plus largement : conditions d'émergence du sujet – le sujet philosophique : sujet de la connaissance, sujet critique (d'autant que l'activité philosophique est, finalement, scientifiquement inexplicable (comme l'activité artistique) – un "accident") – certes, métacognition comme notion en vogue en psy cogn, mais dans le cadre de tâches de "résolution de pb" : contexte spécifique où adoption d'une posture rationnelle / métacognition dans le cadre de la recherche considérant au premier chef l'insertion sociale des sujets ?

Réintroduire la pensée critique en SHS (et au-delà) – i.e. : la philo (de l'intérieur, dans la formation des scientifiques – plus les disciplines sont scientifiques, plus elles sont philosophiquement défailtantes ; l'opposition sce-philo n'est pas une opposition nécessaire, méthodologiquement justifiée, par ex. Elle relève de l'EI.)

On pourrait aussi conclure que nous n'avons plus besoin de la philo (cf. l'anti-intellectualisme de Busch – des républicains américains : vise prioritairement la pensée philosophique, disons : les œuvres de pensée, qqe soit leur discipline de rattachement – y compris l'art, en ce qu'il ne peut tout à fait se réduire à des techniques de séduction – suppose l'intention d'un autre JE, contractuel).

Mais réfléchir aux conséquences ; en premier lieu : ce qui vient se glisser à la place – Outre-Atlantique, les églises évangéliques ; les Américains sont en train d'inventer la République de Droit divin.

Le scientisme cohabite très bien avec l'évangélisme ; la philo, beaucoup moins – la pensée critique, de manière générale.

Création

penser les outils d'appropriation de l'histoire, c'est-à-dire les conditions de la mise en échec des mécanismes de la reproduction, conditions qui sont aussi celles de la production idéologique.

Le sujet expé = finalement, une machine → inventer les conditions de son dérèglement.

Ex. de marginalité – philo-psycho : Castoriadis : "Une sce générale de l'homme (...) est donc précisément cela : une recherche portant sur les conditions et les formes de la *création humaine* (...). Création : capacité de faire émerger ce qui n'est pas donné, ni dérivable à partir du donné." (Castoriadis, 1996:110).

"Nous ne sommes pas là pour dire ce qui est, mais pour faire être ce qui n'est pas (à quoi le dire de ce qui est appartient comme moment)." (1975, p.248).